

« *Paradoxe tragique : la liberté, qui est symbole de vie, se conquiert en tuant.* »
Ricardo Flores MAGON [1873-1922 dans un pénitencier US], *Regeneracion*, 1910)

SPARTACUS (vers – 93/ - 71), gladiateur thrace devenu chef de guerre et symbole de liberté

En 73 BEC, un esclave thrace et **72** compagnons d'infortune s'évadent de l'école de gladiateurs de **Capoue** [Capoue, à 20 km de Naples, se situe dans la riche province de Campanie que les Romains baptisaient « Campania felix » (campagne heureuse) en raison de la fertilité de ses terres]. Les quelques 73 révoltés devinrent à la longue plus de **100 000** fantassins, auxquels il faudrait sans doute rajouter un nombre inconnu de cavaliers ?

Rome constituait alors un vaste empire, le marché de l'esclavage étant très lié aux campagnes militaires. A la fin de sa Guerre des Gaules, César ramenant ainsi un demi-million de prisonniers ! Si un cuisinier, un enseignant, un vigneron, un danseur, un cordonnier intéressent les acheteurs, un guerrier ne présente guère d'avantages. Il peut être dangereux et va plutôt finir dans l'enfer des mines ou des carrières. La Sicile, opulente terre de grandes exploitations nourricières (blé, huile, vin) de Rome, connaît deux importantes révoltes. L'armée romaine, engagée à l'extérieur (Ibérie, et nord de la botte contre Timbres/ Teutons, peuples venant du Jutland, péninsule formant la partie continentale actuelle du Danemark) met des années à les écraser. La **3^e guerre servile**, la plus dangereuse, a lieu principalement en Campanie contre le Thrace Spartacus. Au départ, les nombreuses victoires (une dizaine contre des forces de plus en plus conséquentes) des esclaves ont lieu car :

- Spartacus se révèle rusé, charismatique, et lui, comme ceux qui vont le suivre n'ont rien à perdre ;
- les forces romaines les plus aguerries sont à l'extérieur. Pompée lutte en Espagne de 77/ 71 BEC ; Lucullus contre Mithridate VI, roi des Parthes [Les Parthes, peuple scythe d'archers, installés en Iran régneront jusqu'en 224 ap. EC], qui lors des « Vêpres d'Ephèse » à fait massacrer 80 000 Romains.

Une fois sorti de la ville, la chance sourit aux audacieux. Ils croisent un chariot rempli d'équipements destinés aux jeux du cirque du lendemain. Ils deviennent ainsi une redoutable troupe, pillant les riches domaines des alentours, venant facilement à bout des milices urbaines, qui ne font pas le poids face à ces hommes entraînés qui ont brisé leurs chaînes. Ils finissent par se réfugier au sommet du Vésuve (40 kms, pour des hommes robustes et peu chargés, peuvent être parcourus en 8h). Le volcan [culmine aujourd'hui à 1281m, mais était encore plus haut avant l'explosion fatale de 79] est à cette époque assoupi, couvert de jardins et de vignobles, sauf au sommet, rocailleux, où ils installent leur campement.

3 000 soldats romains les encerclent, tenant le seul chemin escarpé. En plein été, la situation devient vite intenable pour des fuyards privés d'eau. Spartacus utilise alors

un premier **stratagème** pour surprendre les Romains. Avec des sarments de vigne, ils confectionnent des échelles. Une fois au bas de la falaise, ils égorgent les soldats qui dorment sous leurs tentes. Trop confiant, le consul n'avait pas pris la peine de fortifier l'arrière du camp. Après cette éclatante victoire, il continue à être rejoint par de nombreux esclaves mais aussi par des hommes libres de basse extraction. Ces derniers sauront le guider pour traverser l'Italie.

Pendant l'hiver 73/ 72, ils refont leurs forces à proximité de Tarente [Taranto a toujours été très peuplée – environ 186 000 hab. aujourd'hui – grand port de commerce, plus grand arsenal militaire d'Italie et ville la plus polluée d'Europe. A l'époque antique, elle prête brièvement allégeance à Hannibal, ce qui lui vaut, une fois reprise d'être mise à sac par les troupes romaines qui massacrent ses habitants. Désormais solidement ancrée à la République, son importance décroît, les vainqueurs lui préférant le port de « *Brundisium* » (Brindisi) pour le commerce.]. Il s'agit en effet d'organiser (entraîner, armer, discipliner) cette masse humaine qui a lié son sort au sien. Malheureusement, il manquera toujours de cavaliers, ce qui va constituer à la longue une faiblesse lourde de conséquences :

- la cavalerie sert à la reconnaissance ;

- elle permet d'éliminer les fuyards d'une armée en déroute. Or les grandes victoires de Spartacus ne sont jamais complètes, même si elles permettent de récupérer de l'équipement voire des symboles. Les Romains qui s'échappent pourront se joindre à de nouvelles troupes.

A. Koestler, dans sa biographie romancée, fait de cette pause une république temporaire mais idéale baptisée « Cité du soleil » [K. 188/ 190, J'ai Lu 1984]. Il a vécu dans un kibboutz comme simple ouvrier agricole, puis séjourné en Russie dans les années 1930. H. Fast, membre du PCUS, va encore plus loin en proposant une version qui recevra le prix Staline de la Paix en 1953.

Mais qu'avaient en commun un Ibère, un Gaulois, un Germain, un Thrace, un Grec, un Syrien, un Romain, sinon d'être des esclaves révoltés ? Paradoxalement, pour communiquer, ils en sont réduits à parler la langue de leur ennemi.

En cet hiver 72, le Sénat [300 sénateurs, anciens et nouveaux magistrats, disposent des finances, de la diplomatie et de la guerre] s'inquiète. En effet, greniers et caisses d'État sont vides. Les guerres lointaines dévorent le Trésor public, les pirates entravent le commerce (transfert maritime du blé depuis la Sicile, l'Afrique ou l'Égypte – l'unique livraison annuelle d'Alexandrie fournissant le tiers de la consommation de la ville) et ces maudits esclaves sèment le désordre en Italie du Sud. Si le pain vient à manquer, le peuple passif tant qu'il est satisfait risque de s'en prendre aux élites.

Au printemps, on décide de remonter vers le Nord. Si les cols alpins sont accessibles, depuis le territoire des Helvètes, Gaulois, Germains, Thraces et autres Orientaux pourront rentrer chez eux. Il faut faire vite car l'on sait que Rome prépare

sa revanche. En chemin, les Gaulois – qui s'étaient séparés du groupe principal – sont battus (env. 20 000 morts ; 10 000 survivants rejoignent le gros des marcheurs). Spartacus organise alors des funérailles. Il retourne alors le rituel contre ses anciens maîtres : 3 à 400 prisonniers romains vont devoir se combattre à mort. Le retour des « vainqueurs », couverts du sang de leurs frères va épouvanter l'orgueilleuse Cité. Spartacus cherchait aussi à cimenter son armée pour achever sa mission : sortir d'Italie pour échapper à Rome. En 2 mois, performance incroyable pour cette immense armada, 1 200 kms sont franchis par des chemins souvent difficiles. Malchance, c'est la fonte des glaces (mois de mai) et le fleuve Pô [Hypothèse développée par TEYSSIER pages 209/ 2012] a débordé. Volte-face, l'armée servile retourne vers la pointe de la Botte pour essayer cette fois de passer en Sicile. Le détroit en effet n'excède pas 3 kms mais il est semble t-il gardé par les monstres Charybde (rocher) et Scylla (siphon marin). On paye des pirates mais ces derniers trahissent.

Le Sénat veut en finir. Il envoie Crassus (44 ans) – le propriétaire immobilier le plus riche de Rome, spéculant sur les « insulae » (A la fin de l'Empire, Rome en comptait 46 000 contre 2 000 domus/ demeures familiales), immeubles locatifs à 2 ou 3 étages, souvent avec boutiques au rez-de-chaussée, où s'entassaient la plèbe la plus misérable – avec une armée de 100 000 hommes pour écraser la révolte. Prudent Crassus ménage ses troupes et fait creuser un rempart (style Alésia) d'une rive à l'autre (dolabra/ hache-pioche + panier d'osier sur 55 kms, fossé de 5 m de largeur et de profondeur ... Cf. *Commentaires* de César). Spartacus, après la désillusion pirate, doit réagir rapidement pour sortir de la nasse. Profitant de la neige, utilisant branchages, cadavres d'animaux et même de prisonniers, ils musellent les pièges, comblent le fossé et s'évadent de nouveau. Mais c'est le chant du cygne, la bataille finale est là. Spartacus, au milieu de ses meilleurs éléments, fonce vers Crassus. Mais il succombe et c'est le massacre. Pompée, de retour de la péninsule ibérique, anéanti facilement les derniers fuyards (env. 5 000). Il avertit aussitôt le Sénat : « *Crassus a détruit le mal ; mais moi, j'ai enlevé la racine.* » Les 6 000 derniers « irrécupérables » finissent crucifiés [1 croix tous les 30 m] le long de la voie Appienne, reliant Rome à Capoue.

Au delà des légendes et des instrumentalisation, ces plébéiens ont fait l'Histoire au lieu de la subir. Spartacus, lui, a tenté avec une énergie étonnante de sauver la vie de milliers d'hommes [sans doute peu de femmes, de très jeunes ou de vieux, car il fallait tout le temps combattre, être en mouvement !] qui avaient rejoint l'espérance. Organisateur de talent, il réussit à maintenir pendant ces 18 mois une certaine cohésion entre des hommes d'origines et de motivations diverses. Défiant la toute puissance romaine, ils voulaient simplement échapper à leur condition, poussés par la nécessité se redresser dignes, enfin rentrer chez eux.

Le film de Kubrick restitue la beauté dramatique d'un idéal qui se trouve confrontée à la loi d'airain du plus fort. Mais l'aspiration à un monde débarrassé de toute

servitude demeure vivace malgré la défaite. On peut faire un parallèle avec les Gjaunes – deux films sortent encore « Les Braises » et « Dossier 137 ». Car, au bout du compte, peu importe que ce soit le glaive du légionnaire qui ait abattu la liberté du captif et le force à travailler pour leur maître commun, ou que le trident des besoins extorque aujourd’hui notre consentement – esclavage volontaire –, en nous privant de toute autonomie.

Enfin, La médaille ayant toujours deux faces, à l’heure où le « Spartakisme » saignait, le fascisme commençait son ascension !

Courte BIBLIOGRAPHIE :

Sources primaires

Salluste, historien quasi-contemporain des faits, doit avoir côtoyé des témoins directs de l’épopée servile. Ses *Histoires* sont malheureusement arrivées incomplètes. **Plutarque**, auteur grec célèbre pour ses monumentales *Vies parallèles* (biographies de Crassus et Pompée).

Maigre moisson sur Spartacus dont « la totalité ne doit pas dépasser une trentaine de pages » [TEYSSIER 11].

Auteurs modernes

AZIZA Claude, *Le Péplum, un mauvais genre*, Klincksieck 2009 ;

BERNET Anne, *Histoire des gladiateurs*, Tallandier 2023 ;

FAST Howard, *Spartacus*, [1951], éd. Gallmeister 2024 [Cf. la revue Spirale n° 259/2017, qui propose une recension d’Elaine Després « une critique bien actuelle (et détournée) du capitalisme », in www.erudit.org/fr/revues/spirale/2017-n259-spirale02976/84996ac] ;

KOESTLER Arthur, *Spartacus*, [1939] Calmann-Lévy 2025 ou Livre de Poche 1995 [La cité du soleil, dont l’existence historique n’est pas attestée, peut être qualifiée d’utopie. La troisième partie du roman, consacrée à cette cité, donne un aperçu de son administration sans pour autant interrompre la narration. Les habitants sont invités à travailler comme ils le peuvent pour la communauté, et mangent ensemble dans des réfectoires collectifs. Ajouté à la suppression de la propriété privée, ce principe rappelle les utopies socialistes chères aux penseurs des XIX et XXe siècles. Par ailleurs, le nom de la cité fait écho à « La Cité du Soleil » du moine dominicain italien **Tommaso Campanella**, durant son séjour en prison en 1602 (publiée en 1604 ; seconde version en 1613, éditée en 1623 ... *La Cité du Soleil*, Mille et une Nuits 2000) ... De 1957 à 1960, alors que Kubrick réalise son Spartacus à partir du roman de H. Fast, un autre projet est sur les rangs. La réalisation d’un film à partir du roman de Koestler, avec un script d’Abraham Polonsky. Ce projet ne voit jamais le jour. Interrogé, Arthur Koestler déclare : « *Tout ce dont je me souviens, c’est qu’un Américain, il y a vingt ans, avait acheté les droits de The Gladiators, mais*

avait abandonné le projet en apprenant qu'un autre gros producteur américain avait prévu de faire un film à partir du *Spartacus* de Howard Fast. », in Henry MacAdam et Duncan Cooper, *The Gladiators vs. Spartacus : Dueling Productions in Blacklist Hollywood*, Cambridge Scholar Publishing 2020.] ; voir pages 188/ 189 ses lois de sa « Cité du Soleil » ;

LE BOHEC, *Spartacus, chef de guerre*, Tallandier 2022 ;

OLLIVIER Marcel, *Spartacus – La liberté ou la mort*, Les Amis de Spartacus 2001 ;

PACAUD Gérard, *Spartacus – Le gladiateur et la liberté*, Félin 2004 ;

SALLES Catherine, *73 avant J-C – Spartacus et la révolte des gladiateurs*, Complexe 2005 ;

SERVAT Henry-Jean, *Secrets de tournage*, chapitre « Spartacus », Le Pré aux Clercs 2001 ;

TEYSSIER Eric, *Spartacus*, Tempus 2017 ;

Spartacus, **film** US de Stanley Kubrick (1960) - version restaurée de 1991 (188 min), qui incorpore des scènes coupées -, d'après le roman d'Howard Fast, publié en 1951. Le producteur K. Douglas demanda à Dalton Trumbo de l'adapter. Ce dernier était l'un des « Dix d'Hollywood », groupe de professionnels du cinéma qui refusaient de témoigner devant la Commission de la Chambre des Représentants sur les activités anti-américaines « House Un-American Activities Committee ». Inscrit sur la liste noire, il continue à travailler sous divers pseudonymes, remportant même à deux reprises l'Oscar de la meilleure histoire originale, en 1954 et 1956. Inspiré par les événements de la 3e guerre servile, les rôles principaux sont tenus par Kirk Douglas (*Spartacus*), Laurence Olivier (*Crassus*), Peter Ustinov (marchand d'esclave), Jean Simmons (*Varinia*), Charles Laughton (*Gracchus*) et Tony Curtis. La seule scène équivoque d'homosexualité est censurée dans le film de 1961. Pompée et son armée n'ont pas débarqué dans le sud de l'Italie, mais ont éliminé les débris de l'armée des esclaves dans le nord, en revenant d'Ibérie par la terre.

DOUGLAS Kirk, *I am Spartacus !*, Capricci 2012 : « Dans ce livre publié aux États-Unis en 2012, l'acteur décrit la mise en place d'un projet de grande envergure ; les relations orageuses avec Kubrick, avec qui il venait de tourner — et de produire — *Les Sentiers de la gloire* ; les caprices des acteurs, notamment la rivalité entre Ustinov et Laughton ; les difficultés pour parvenir à un montage définitif. Livre à la fois au passé et au présent, mémoires et prise de parole d'un acteur soucieux depuis toujours de la chose politique, *I am Spartacus !* raconte l'épopée du film qui permit à Hollywood de tourner enfin la page de la liste noire. »

PLUS, si le cœur vous en dit (romans historiques et Bd) :

- FLAUBERT Gustave, *Salammbô*, Michel Lévy frères 1862 ; Livre de Poche 2011 (et CZYBA Luce, *La Femme dans les romans de Flaubert – Mythes et idéologie*, Presses universitaires de Lyon 1983) : Fille d'Hamilcar et servante de la déesse Tanit, Salammbô donne son nom au roman, et il s'agit bien pour Flaubert de raconter l'amour brut qui l'attache à Mâtho, le chef des mercenaires employés par Carthage dans sa guerre contre les Romains ; le destin des deux héros est pris dans le tumulte de batailles et de cruautés auquel donne lieu, près de trois cents ans av. JC, la révolte des mercenaires. En 1856, *Madame Bovary* avait été un considérable événement littéraire. Six ans plus tard, le deuxième roman de Flaubert, très attendu, suscita pourtant des réactions contradictoires : beaucoup le jugèrent incompréhensible, lesté d'une érudition historique excessive, et finalement ennuyeux ; d'autres au contraire s'enthousiasmèrent pour son originalité profonde et sa puissance d'évocation. L'ouvrage contribua à répandre la mode de l'orientalisme fin du 19^e, notamment chez les artistes ;

- WALTARI Mika, *Sinouhé l'Égyptien* (1945), Folio 1981 (2 tomes) : Par amour pour une courtisane, le médecin égyptien Sinouhé s'est vendu comme esclave. Il va vivre une odyssée à mi-chemin des mythes et de la réalité. Médecin, mais aussi espion pour le compte du pharaon Aménophis IV, il ira de Thèbes à Babylone, et aussi chez les mystérieux Hittites et chez les Crétois soumis au Minotaure. **« L'existence d'un esclavage en Égypte antique fait l'objet aujourd'hui de débats parmi les égyptologues. Ces spécialistes s'accordent à dire que celui qui se pratiqua en Grèce ou à Rome n'exista pas avant la période « ptolémaïque », plusieurs formes de servitude étaient en usage néanmoins :**

- la corvée, imposée à tous pour les grands travaux tels que l'entretien des canaux d'irrigation ou la construction de grands monuments ; pendant la période où, chaque année, la crue du Nil empêchait tous travaux agricoles, c'était aussi sans doute une façon d'occuper la population et d'éviter les dérives auxquelles peut conduire le désœuvrement ;

- les condamnations de droit commun qui se traduisaient dans certains cas par des travaux forcés ; cet état pouvait, dans certains cas, se transmettre à la génération suivante. » (Merci Wiki)

- KADARE Ismaïl, *La Pyramide*, Livre de Poche 1994 : « Le jeune pharaon Khéops déclare à sa cour qu'il n'entend pas se faire construire de pyramide. Effrayés par cette rupture avec la tradition, grand prêtre et courtisans consultent les papyrus et découvrent l'origine de la construction des pyramides : rien à voir, au départ, avec le tombeau des monarques, mais un état de crise du royaume. Une crise bien particulière, liée au bien-être et à l'abondance, sources de liberté et d'esprit critique, donc menace pour l'absolutisme de l'État. Diagnostic du magicien-astrologue : il faut consumer l'énergie et la richesse du pays en quelque chose de grandiosement inutile. Convaincu, Khéops décide que sa pyramide surpassera toutes les autres par

sa démesure et par les moyens matériels et humains mis en œuvre pour l'édifier ... Le plus haut tas de pierres au monde, apparemment sans vie, recèle pourtant une formidable énigme. Non pas celle de ses fausses portes, accès dérobés, galeries sans issue, chambres mortuaires. Mais un secret impossible à élucider sans scruter tout à la fois notre actualité à peine refroidie et un passé plurimillénaire. À partir de l'expérience totalitaire propre à notre époque comme aux âges les plus reculés de l'humanité, Ismail Kadaré montre qu'on peut jeter quelque lumière sur les mystères entourant la pyramide. Un tombeau, mais de qui : du souverain ou de son peuple ? Une métaphore de toutes les « utopies » meurtrières ? On retrouve la chronique de ces hantises dans ce nouvel opus du grand écrivain albanais, rédigé pour moitié à Tirana, pour moitié à Paris. Un roman bâti au rythme de la construction qu'il décrit : acheminement des pierres, empilement des gradins, accroissement de la hauteur, vertige, pesanteur des blocs, pression de l'État ... »

- Et pour le fun, le numéro 18 de la série Bd-western « Blueberry » (*Nez Cassé*), où l'on voit le renégat employer la même ruse que Spartacus pour sortir ses frères indiens d'un mauvais pas. Le scénariste Charlier avait sans doute lu ses classiques ...

ANNEXES :

1 - Le rebelle thrace [Ce terme englobe les peuples indo-européens qui occupaient la vaste région de la Thrace, englobant l'actuelle **Bulgarie**, la partie nord de la Grèce et la partie européenne de la Turquie] semble avoir disparu des mémoires car liberté/ égalité sont aujourd'hui pensées par le seul prisme de l'esclavage transatlantique (commerce triangulaire). Dans l'espace oriental, l'esclavage n'est pas « racialisé », les harems exploitant aussi bien les Caucasiennes au teint laiteux que les Éthiopiennes [Cf. le film récent « Cervantès avant Don Quichotte », biopic divertissant sur les cinq années de captivité en Algérie du futur écrivain, par le réalisateur (« Mar adentro ») Alejandro Amenábar.]. En 1946, l'esclavage a été déclaré crime contre l'humanité par l'ONU, mais les réseaux de traite (notamment de prostitution, de migrants), les castes dans le sous-continent indien existent toujours.

2 - L'abréviation « ère commune » (EC) est un synonyme « alternatif », un chouia plus inclusif pour nombre de ceux qui voient le monde autrement, à la forme plus courante « après Jésus-Christ » (apr. JC), de même qu'avant l'ère commune (BEC ; *Before*). C'est un calque de l'anglais « Common Era » ...

3 - FAST Howard (1914-2003), romancier américain.

- KUBRICK Stanley (1928-1999), après avoir travaillé comme photographe pour le magazine *Look*, il collabore deux fois avec Kirk Douglas pour *Les Sentiers de la gloire* (1957) – film censuré en France jusqu'en 1970 -, et *Spartacus* (1960).

- TRUMBO Dalton (1905-1976), écrivain et scénariste américain. Il est surtout connu pour être l'auteur du roman « Johnny Got His Gun (1939) – Johnny s'en va-t-en guerre » (réédition, Babel 2003), et du film éponyme réalisé par lui-même et

présenté en compétition officielle au Festival de Cannes 1971, où il obtient le grand prix spécial du Jury.

4 - La jeunesse de Jules César se déroule durant les violentes luttes politiques qui opposent à Rome les OPTIMATES aux POPULARES. Les premiers maintiennent une ligne conservatrice et aristocratique qui place le Sénat romain au cœur de la République. Les seconds veulent satisfaire les revendications sociales et accorder plus de place politique aux Italiens et aux provinciaux, en intégrant à la citoyenneté de nouvelles élites, en redistribuant les terres publiques accumulées dans les mains de quelques grandes familles au cours des conquêtes, et en donnant plus de pouvoir aux membres de l'ordre équestre. Jules César grandit ainsi au milieu de troubles sanglants : combats de rue à Rome en 88 av. J.-C. entre les partisans de Marius, chef des *populares*, et ceux de Sylla, puis victoire des légions de Sylla sur les « marianistes » en 82 BEC, suivie d'impitoyables chasses à l'homme contre les proscrits du camp adverse. César (- 100/ 44 BEC) n'a exercé de commandement militaire que plus tard.

5 – Les faisceaux (« fasces »), insignes de pouvoir empruntés aux Étrusques, désignent les fagots de baguettes (orme ou bouleau) liés ensemble par des rubans rouges. Ils étaient accompagnés d'une hache, lorsque le magistrat se trouvait à l'extérieur du pomerium [La ligne impériale semblait constituer la limite entre pouvoir civil (*imperium domi*) à l'intérieur de la ville (*urbs*) et plein pouvoir militaire (*imperium militiae*) à l'extérieur de Rome]. Les faisceaux étaient portés par 12 licteurs qui précédaient le magistrat, pour dégager le passage voire frapper aux portes pour signaler sa venue. Sous la République (- 509), la branche exécutive est composée aussi bien de magistrats ordinaires qu'extraordinaires, élus par une des deux principales assemblées. Les deux plus hauts rangs de magistrats ordinaires, consuls et préteurs détiennent « l'imperium » (mot latin pour « commandement suprême »). L'imperium autorise un magistrat à commander des forces militaires. Le principal magistrat extraordinaire, le dictateur est nommé avec l'aval du Sénat. Avec l'Empire (- 27/ 476 AEC), les vieilles magistratures (dictature, consulat, préture, censure, édilité, questure et tribunat) sont en partie abandonnées. L'empereur détient un pouvoir incontesté, le Sénat redevient simple conseiller et les assemblées sont totalement impuissantes. Cf. « Les faisceaux des licteurs dans l'*Ab Vrbe condita* de Tite-Live : rôle politique et puissance symbolique des emblèmes du pouvoir », article de Fanny Cailleux (2021).

Les Faisceaux italiens de combat (*Fasci italiani di combattimento*) sont un mouvement politique créé, entre autres, par Mussolini à Milan le 23 mars 1919. Cette organisation constitue par la suite le noyau du Parti national fasciste, regroupé en 1921 autour de Mussolini.

6 – Chronologie rapide

A – En gros, la Rome antique connaît trois régimes : la monarchie (de sa fondation légendaire en - 753 à la République en - 509), la République oligarchique et l'Empire (de - 27 à 476) prédateur.

B – guerres sociales et guerres serviles : de l'institution de la République jusqu'aux guerres puniques, **plèbe** [constituée d'une fine caste aisée de marchands de gros, de financiers, dont les professions sont pourtant incompatibles avec la magistrature nobiliaire ; d'une large couche de boutiquiers et d'artisans ; de nombreux « ouvriers » agricoles libres souvent endettés ; de journaliers - « proletarii » - attachés à des travaux publics ; de plébéiens des « bas-fonds » - « turba » - qui survivent pour l'essentiel de distributions publiques, voire de largesses privées ... Cette partie du peuple est distincte des esclaves, même si l'on peut rejoindre ces derniers pour endettement ! Cf. BOUIX Christopher, *La véritable histoire des Gracques*, Les Belles Lettres 2012 ; BREAUUGH Martin, *L'expérience plébéienne – Une histoire discontinuée de la liberté politique*, éd. Payot-Rivages 2007 ; HINARD François (Collectif), *Histoire romaine : Tome I. Des origines à Auguste*, Fayard 2000 ; MOMMSEN Theodor, *Histoire romaine – Des commencements de Rome jusqu'aux guerres civiles (1886)*, coll. « Bouquins » 2011, (1141 pages) ; VIRLOUVET Catherine, *La plèbe frumentaire dans les témoignages épigraphiques – Essai d'histoire sociale et administrative du peuple de Rome antique*, École française de Rome 2009.] et **patriciat** luttent pour gouverner l'État.

C – Les guerres puniques (**264**/ 241, puis 219/ 201 avec Hannibal [qui va rester 15 ans à ravager l'Italie], puis 149/ **146** où Carthage est détruite après 3 ans de siège. 50 000 survivants sont rapatriés en Italie comme esclaves. Après la victoire de Zama (- 202), Rome n'a plus d'adversaires à sa taille. Chaque succès ramène un butin énorme, des tributs importants que doivent les vaincus et des prisonniers par dizaines de milliers. Le recours massif à cette pratique devient pourtant une faiblesse. La période qui va de 200 à 71 est sûrement l'apogée de l'exploitation esclavagiste en Italie. Ensuite viendra le colonat, nouvelle classe de petits propriétaires fonciers, maîtres de fait (mais non de droit) de terres qu'ils exploitent. « Il est connu, mais parfois oublié, que le servage médiéval dérivait d'une détérioration du colonat, et pas de l'esclavage. » (LE BOHEC, page 171)

67 BEC : Rome, puissance terrestre dominante, cherche à imposer sa liberté des mers. Pompée reçoit commandement suprême, équipe 500 navires, divise (de Gibraltar à la mer Noire) les mers en secteurs, chacun doté d'une escadre. Les patrouilles nettoient le bassin occidental en 40 jours, puis se tournent vers l'Orient. 800 navires sont saisis, 10 000 pirates mis à mort, la piraterie est éradiquée pour longtemps, c'est *Mare Nostrum* [P. COUTANSAIS Cyrille, *Une histoire des empires maritimes*, éd. CNRS 2016, pages 35/ 40].

60 : 1er triumvirat (Pompée, Crassus, César).

58/ 51 : conquête des Gaules par César.

53 : la mort de Crassus à Carrhae (victoire des Parthes) laisse le champ libre à ses partenaires pour s'entre-tuer. Cf. TRAINA Giusto, *Carrhes 9 juin 53 avant J.-C. : Anatomie d'une défaite*, Les Belles Lettres 2011.

49/ 46 : guerre civile ; défaite de Pompée à Pharsale ; ce dernier s'enfuit en Egypte où il est assassiné.

44 : César est lui aussi liquidé pendant les « Ides de mars ».

27 BEC : fin de la dernière guerre civile et de la République. Octave, fils adoptif de César, est proclamé « Auguste » par le Sénat et devient le premier empereur.

410 : chute de la Ville Éternelle, prise par les Wisigoths. L'Empire, scindé en 2 (395), va subsister en Occident jusqu'en 476, même si les derniers empereurs ne sont plus que jouets entre les mains des princes barbares. Celui d'Orient va encore subsister 1 000 ans. Sa chute en 1453 est contemporaine du début de l'Imprimerie.

7 – État/ Empire : L'or et l'argent accumulés lors des prises de guerre vont servir à poursuivre l'expansion prédatrice. On peut voir à ce propos le documentaire sur Arte "La Fabuleuse Histoire de l'argent", quatre épisodes bourrés d'informations. L'Empire, société étatique, qui réussit à projeter sa puissance vers l'extérieur et à imposer sa domination sur un espace de grandeur variable. Ce centre impérial, en raison de l'occupation des meilleures terres arables, à la recherche de minerais pour forger armes, outils et battre monnaie, s'impose trois tâches : affronter et contenir les barbares (extérieur) ; prévenir et écraser les forces internes qui menacent sa survie ; entretenir sa dimension sacrée. Il structure un appareil qui remplira 4 fonctions : militaire, idéologique, administrative et fiscale (pour financer les 3 autres) ... « Panem et circenses », amer mépris de Juvénal (Satires X, 81) qui voit les Romains incapables de s'intéresser à autre chose qu'aux distributions gratuites de blé et aux jeux du cirque.

D'après le politologue J. Scott, il a fallu attendre le XVI^e siècle pour que l'État devienne l'organisation politico-sociale prédominante à l'échelle planétaire [SCOTT James (1936-2024), in *Homo domesticus – Une histoire profonde des premiers États*, La Découverte 2019, pages 23 ; 30/ 32 ; 132]. Les premières manifestations d'asservissement sont fort probablement antérieures à l'État, mais ce dernier à systématisé la pratique pour maximiser l'excédent énergétique produit par sa propre population et ainsi le détourner en partie vers sa classe dirigeante [SCOTT 173]. Cf. la somme ambitieuse et très accessible de Victor COURT (***L'Emballlement du monde - Énergie et domination dans l'histoire des sociétés humaines***, Points 2025) qui relate une histoire des sociétés humaines au prisme de l'Énergie !

8 – McCarthy : « A partir de 1950, en pleine « guerre froide », la peur d'une subversion communiste généralisée s'empare des États-Unis. Comment Joseph McCarthy, modeste sénateur du Wisconsin, politicien roublard, bagarreur, buveur et joueur de poker, a-t-il réussi à provoquer un tel mouvement d'opinion ? Agitant

un papier dans sa main, McCarthy s'écrie : « Je ne vais pas perdre mon temps à nommer tous ceux qui, au Département d'État, sont membres du parti communiste ou appartiennent à un réseau d'espionnage. J'ai entre mes mains une liste de deux cent cinq noms, qui a été portée à la connaissance du secrétaire d'État. Et pourtant, ils travaillent encore au Département d'État ; ils élaborent encore sa ligne politique. » La politique étrangère des États-Unis serait donc préparée et exécutée par deux cent cinq communistes ... Les circonstances politiques sont favorables. Depuis 1938, a été créée une commission sur les activités antiaméricaines (House Committee on Un-American Activities, HUAC) pour combattre les influences nazies, fascistes et communistes aux États-Unis ... En 1954, un an après la mort de Staline et la signature d'un armistice en Corée, les Américains sont un peu moins angoissés ou un peu plus habitués à vivre dans un monde dangereux. La détente n'est pas encore à l'ordre du jour, mais elle pointe à l'horizon. Le président des États-Unis appartient au parti républicain, après vingt ans de domination démocrate. Au Congrès les républicains détiennent de nouveau la majorité. Le style débraillé de McCarthy détonne et surtout ne sert plus. Il est temps de se débarrasser de ce personnage gênant, de cette baudruche terrifiante qu'on a gonflée pour mieux vaincre l'adversaire. La stupéfiante enquête sur l'armée fournit un excellent prétexte ... » (André Kaspi, article dans le mensuel *L'Histoire* n° 27, octobre 1980)

9 – SPARTAKISME : « *Clouez Spartacus sur la croix ! crient les capitalistes tremblants pour leurs coffres-forts. Clouez-le sur la croix ! crient les petits-bourgeois, les officiers, les anti-sémites, les laquais de la presse bourgeoise, tremblant pour le bifteck que leur vaut la domination de la classe bourgeoise. Clouez-le sur la croix ! répètent encore comme un écho des couches de la classe ouvrière, les soldats qui ne savent pas qu'ils s'en prennent à la chair de leur chair quand ils s'en prennent à la Ligue spartakiste ... Et cette haine confirme que Spartakus est le cœur de la révolution.* »

Qui parle en des termes aussi virulents et angoissés ? Rosa Luxemburg, qui présente le programme du KPD, le PC allemand, qui tient son congrès de fondation les 30/31 décembre 1918 et le 1er janvier 1919 à Berlin. Cf. page 85, « Un Spartacus, des Spartakistes », page 85 par Rémi Kauffer, dans *Spartacus – L'esclave qui fait trembler Rome*, Historia éditions 2012.

*Le même texte sur « marxists.org », dans TACHES INTERNATIONALES (on peut aussi voir une autre **traduction** dans André et Dori Prudhommeaux, *Spartacus et la Commune de Berlin (1918-1919)*, éd. Spartacus 1977) :*

« *Voilà ce que veut la Ligue spartakiste !*

Et parce que Spartacus veut cela, parce qu'il est celui qui exhorte les révolutionnaires et les pousse à agir, parce qu'il est la conscience socialiste de la révolution, il est haï, calomnié, persécuté par tous les ennemis secrets ou avérés de la révolution et du prolétariat.

Clouez Spartacus sur la croix ! crient les capitalistes tremblant pour leurs coffres-forts. Clouez-le sur la croix ! crient les petits-bourgeois, les officiers, les antisémites, les laquais de la presse bourgeoise qui tremblent pour les biftecks que leur vaut la domination de classe de la bourgeoisie. Clouez-le sur la croix ! s'écrient les Scheidemann qui, tel Judas Iscariote, ont vendu les ouvriers à la bourgeoisie et qui tremblent pour les petits profits de la domination politique. Clouez-le sur la croix ! répètent encore, comme un écho, des couches de la classe ouvrière qu'on trompe et qu'on abuse, des soldats qui ne savent pas qu'ils s'en prennent à leur propre chair et à leur propre sang quand ils s'en prennent à la Ligue spartakiste. Dans ces cris de haine, dans ces calomnies, se mêlent les voix de tous les éléments contre-révolutionnaires, hostiles au peuple et au socialisme, de tous les éléments troubles, suspects, et que le grand jour effraie. Et cette haine confirme que Spartacus est le cœur de la révolution et que l'avenir lui appartient. La Ligue spartakiste n'est pas un parti qui veuille parvenir au pouvoir en passant par-dessus la classe ouvrière ou en se servant de la masse des ouvriers ... »

Ce texte est publié pour la première fois dans le journal spartakiste **Die rote Fahne**, en date du 14 décembre 1918. Rosa Luxemburg l'avait rédigé à un moment où les spartakistes faisaient encore partie du parti social-démocrate indépendant alors qu'ils affirmaient cependant leurs propres conceptions, en désaccord avec celles des indépendants sur beaucoup de points. Il est adopté le 31 décembre par le Congrès unanime, qui lui avait simplement fait subir quelques retouches de détail. Une autre « trahison » est disponible dans RL, *Le but final – Textes politiques*, éd. Spartacus 2016, basée sur la première édition de 1934, mais revue pour la présente.

SPARTAKUSBUND, Ligue Spartakus (1916-1918)

Face à l'écroulement du SPD et de la Seconde Internationale, les révolutionnaires allemands les plus conséquents, surmontant leur désespoir (Luxemburg et Zetkin auraient même songé au suicide, d'autres ont des problèmes de santé), se réunirent dans l'appartement de Rosa après le vote des crédits de guerre. Ce soir du 4 août, elle était entourée par Mehring, Marchlewski, Ernst Meyer, Hermann et Käte Duncker et Wilhelm Pieck.

Fait important, Rosa et Jogiches (resté dans l'ombre) sont les seuls qui ont une authentique expérience de la clandestinité, de la prison. Tous deux ont joué un rôle important, en Pologne, lors de la révolution de 1905.

Cette poignée de révolutionnaires ne s'est donc pas laissé démoraliser par l'ampleur de la tâche et par son nombre réduit. Comme à Zimmerwald, où les délégués tenaient tous dans quatre taxis comme le raconte Trotsky dans ses mémoires, leur travail de clarification, d'unification en défense de l'internationalisme, allait s'avérer déterminant.

Ils n'attendent pas que la classe ouvrière, ivre du poison nationaliste, livrée physiquement au fer et au feu de la guerre, aux privations, à l'exploitation forcenée

de l'arrière, sans boussole puisque leur Parti, leur Internationale ont emboîté le pas des va-t-en-guerre ... réagisse. Ils se portent rapidement au combat :

— en utilisant la tribune parlementaire. Ainsi, Liebknecht parvient à attirer de plus en plus de députés à ses côtés. Le 22 octobre 1914, cinq parlementaires SPD quittent la salle en signe de protestation ; le 2 décembre, Liebknecht est seul à voter contre les crédits de guerre ; en mars 1915, trente députés quittent le Reichstag alors que Liebknecht et Otto Rühle votent contre ;

— en diffusant, malgré la censure, du matériel de propagande. Ce sera, fin 1914, au travers des premiers tracts illégaux, de *Die Internationale* (avril 1915), de brochures diverses comme *La Crise de la social-démocratie* (appelée aussi Brochure de Junius) ou les *Spartakusbriefe* (Lettres de Spartakus) ;

— en essayant de garder le contact avec les internationalistes des autres pays et en participant ainsi aux conférences internationales de Zimmerwald et de Kienthal ;

— en soutenant, voire en impulsant les luttes qui ressurgissent sur le « front intérieur » dès 1915. En mai 1916, les Délégués révolutionnaires organisent une grève de protestation de 55 000 métallos en solidarité avec Liebknecht, qui passe en jugement ;

— en s'évertuant à reconquérir l'organisation ou au moins à arracher les meilleurs militants du SPD : « Debout, des derniers aux premiers (...) Il faut appeler à la lutte pour le parti, dans le parti ; il faut refuser tous moyens financiers à ces laquais des classes dirigeantes : au Comité directeur, à toutes les instances officielles et aux fonctionnaires qui lèchent les bottes des cuirassiers (...) pas de cotisations, pas un sou pour la direction (...) pas de scission ou d'unité, pas de nouveau ou d'ancien parti, mais la reprise du parti à partir de la base, par la rébellion des masses ... » (cité par Nettel, p. 626)

La répression va bientôt s'abattre. La bourgeoisie, aidée par les fonctionnaires du SPD qui dénoncent les radicaux, essayant de couper les révolutionnaires du prolétariat. Les cachots se remplissent de militants spartakistes. Et, le Comité directeur du SPD décide d'exclure tous les opposants.

La Ligue va pourtant continuer son combat dans l'USPD, alors que la Révolution russe de février à un puissant retentissement en Allemagne. Ainsi, plus de 300 000 ouvriers vont faire grève en avril 1917 : « D'innombrables assemblées eurent lieu dans des salles ou en plein air (...) L'état de siège fut ainsi rompu en un clin d'œil et réduit à néant dès que la masse se fut mise en mouvement et, déterminée, eût pris possession de la rue. » (*Spartakusbriefe*, avril 1917)

Puis, durant l'été se produisent les premières mutineries dans la flotte allemande. La répression est sanglante mais constitue l'un « des symptômes irrécusables d'un grand tournant, symptômes d'une veille de révolution, à l'échelle mondiale ». (Lénine, Œuvres T. XXVI, p. 185)

En janvier 1918, la colère déborde, 400 000 ouvriers entrent en grève et forment un Conseil. Un tract spartakiste met en garde : « Nous devons créer une représentation librement élue sur le modèle russe et autrichien (...) Chaque usine élit un homme de confiance pour 1 000 ouvriers (...) Les dirigeants des syndicats, les socialistes de gouvernement et autres piliers de l'effort de guerre ne doivent sous aucun prétexte être élus dans les délégations (...) Lors de la grève de masse d'avril 1917, ils ont cassé les reins du mouvement de grève de la façon la plus perfide en exploitant les confusions de la masse et en orientant le mouvement dans de fausses voies (...) Ces loups déguisés en agneaux menacent le mouvement d'un danger bien plus grave que la police impériale prussienne. » (cité par Broué, p. 113)

C'est le SPD, utilisant son crédit encore important en milieu ouvrier, qui va saboter le mouvement. Il parvient à envoyer trois représentants dans le Comité d'action. Ebert dira fièrement : « Dans les usines de munitions de Berlin, la direction radicale avait le dessus (...) Je suis entré dans la direction de la grève avec l'intention bien déterminée d'y mettre fin le plus vite possible et d'éviter ainsi au pays une catastrophe. » (Broué, p. 117)

Désorienté, le Comité d'action ne sait comment utiliser l'énergie révolutionnaire sinon en entamant des négociations ; de plus les soldats restent disciplinés et Berlin est isolé du reste du Reich. Le travail reprend le 3 février. Jogiches écrit : « Par crétinisme parlementaire (...) par manque de confiance dans les masses, mais aussi - ce n'est pas la moindre raison - parce que, dès le début, les indépendants ne pouvaient imaginer la grève que comme un simple mouvement de protestation, le comité s'est borné, sous l'influence des députés, à tenter d'entrer en pourparlers avec le gouvernement, au lieu de repousser toute forme de négociation et de déchaîner l'énergie des masses sous les formes les plus variées (...) Il semble qu'il y ait eu parmi les délégués (...) une foule de nos partisans. Seulement, ils étaient dispersés, n'avaient pas de plan d'action (...) En outre, la plupart du temps, ils n'y voient pas très clair eux-mêmes. » (Broué, pp. 117-118)

Cependant, les spartakistes ont, au cours du mouvement, tiré huit tracts de 20 000 à 100 000 exemplaires chacun, ce qui est une véritable performance pour une organisation illégale.

En attendant que chacun ait tiré les leçons et refait ses forces, il faut payer le prix de la défaite. Un gréviste sur 10 environ voit son affectation spéciale annulée et est mobilisé. Les « meneurs », comme Müller aussi. La police réussit à capturer Jogiches, décapitant ainsi l'organisation spartakiste. Le gouvernement a les mains libres pour lancer deux nouvelles offensives. Et, entre mars et novembre, et ceci pour la seule Allemagne, 500 000 hommes vont encore être fauchés alors qu'un million est blessé.

La situation s'aggrave donc, un nombre croissant de soldats désertent et la combativité ouvrière n'est pas brisée. En l'espace d'une semaine (3-9 novembre), la

«Novemberrevolution» va submerger l'Allemagne d'une vague de Conseils d'ouvriers et de soldats.

« Mais le plus grand malheur pour l'Europe, le plus grand danger pour elle, c'est qu'il n'y existe pas de parti révolutionnaire. Il y a des partis de traîtres tels que Scheidemann (...) ou des âmes serviles telles que Kautsky. Il n'y existe pas de parti révolutionnaire. Certes, un puissant mouvement révolutionnaire des masses peut corriger ce défaut, mais ce fait demeure un grand malheur et un grand danger. » (Lénine, Œuvres T. XXVIII, p. 122)

Le KPD va enfin être fondé fin décembre, dans le feu des luttes. Mais ce n'est pas encore un parti solide et il va être rapidement décapité.

10 - « **En 2025, montrer autant de liberté dans la culture musulmane du XVI^e siècle est un geste très politique ...**

Plutôt que la culture musulmane, je dirai, plus spécifiquement, la culture de la ville d'Alger. À l'époque, elle accueillait toutes les ethnies, et même les prisonniers européens pouvaient choisir de devenir musulmans. C'est un mélange très intéressant, et mon film insiste sur cet aspect de tolérance. Je mentionnais plus tôt l'Alcazar de Séville, où le film a été tourné : de façon assez symbolique, on y trouve une porte où les cultures juive, chrétienne et musulmane cohabitent. C'est possible. Et c'est ce que je revendique. » Voir l'entretien avec Alejandro Amenábar : “Les péripéties de Cervantès à Alger sont dignes d'un roman d'Alexandre Dumas” sur www.telerama.fr.

11 - Le **Pô** est le plus important fleuve italien (652 km ; bassin hydrographique couvrant + 71 000 km², soit **le quart du territoire national** ; alimenté par 141 affluents). Il se jette dans la mer Adriatique en formant un vaste delta de 380 km². La plaine du Pô est une des régions les plus densément peuplées d'Europe. Les **trois-quarts de l'activité économique** de l'Italie s'y sont développés avec les conséquences que cela implique pour l'environnement. Ce bassin – région le plus riche d'Italie - héberge seize millions d'habitants (sur 60 Mh). C'est un élément névralgique de l'économie italienne qui représente 40 % du PIB du pays, 37 % de l'industrie, 46 % des emplois, 55 % des productions animales, 35 % de la production agricole, et 48 % de la consommation d'électricité.

En **Lombardie, Émilie-Romagne**, etc., on trouve de grands producteurs, mais aussi sur tout le territoire des productions locales de Parmesan, Gorgonzola, Mascarpone, Ricotta ... pour ne citer que les fromages.

A l'époque le fleuve Réno se jetait directement dans le Pô, les rivières et torrents descendant des Apennins créaient de vastes zones marécageuses du sud de Ferrare jusqu'à Ravenne. Ces marécages, anciennement nommés marais Paduses, ont toujours été habités malgré les aléas de la nature. A partir du XIX^e siècle, ils ont été fortement asséchés.

Cf. *Riz amer*, **film** néoréaliste italien de Giuseppe De Santis (1949 ; 108 min). Deux cents *mondine*, les travailleuses saisonnières des rizières, ont participé au tournage, après leurs journées de travail exténuantes. Lors de son passage à la télévision française, en mars 1961, ce film est le premier à être diffusé avec le « carré blanc »

indiquant que le film n'est pas « tout public », et cela en raison des tenues et du comportement de Silvana Mangano, jugés érotiques.

Rome comptait environ 1 million d'habitants à l'époque d'Auguste. Si ce fait est difficile à admettre, c'est que les grandes capitales européennes n'ont atteint ce seuil de population qu'en 1800 (Londres), 1850 (Paris).

12 – Hannibal est accusé par Tite-Live de s'être endormi sous les « délices de Capoue » : « les soldats carthaginois [mais l'armée était aussi composée de nombreux Numides, Ibères, Gaulois], qui avaient résisté à toutes les souffrances, succombèrent sous l'effet des plaisirs et des jouissances. Ils ramollirent leur âme et leur corps » (merci WIKI).

13 – Docs : Murena n°9 (Bd) pages 36/ 37, un exemple de crucifixion ... et Vercingétorix contre César (album jeunesse de 1997, page 36), où l'on discerne les premiers champs de mines (pieux, aiguillons de fer, fossés, rempart) pour piéger Gaulois devant Alésia comme esclaves en bout de Botte !

14 – Toujours réveiller, dans la nuit des temps, le grand souffle de l'émancipation, le souvenir des luttes entreprises par les rebelles, agitateurs, mutins, canaille, hérétiques contre l'idée du pouvoir, les conditions matérielles d'exploitation et de domination ...